

PATRICK PESNOT

La **face**  
**cachée**  
**des**  
**États-**  
**Unis**



**ASSASSINATS**

**TRAHISONS**

**ENLÈVEMENTS**

**SCANDALES**



## Table des matières

CHAPITRE 1 : Einstein, bête noire du FBI . . . . .	9
CHAPITRE 2 : Tuomi : le traître à direction variable . . . . .	23
CHAPITRE 3 : Lucky Luciano, gangster et agent trouble . . . . .	35
CHAPITRE 4 : Martin Luther King : l'assassinat d'un «Oncle Tom» . . . . .	47
CHAPITRE 5 : Bob Kennedy : le choix des commanditaires . . . . .	59
CHAPITRE 6 : Hoover l'inamovible . . . . .	71
CHAPITRE 7 : Watergate : sept plombiers et un président ! . . . . .	97
CHAPITRE 8 : Patricia Hearst ou la manipulation . . . . .	119
CHAPITRE 9 : Agent orange : « les arbres sont nos ennemis ! » . . . . .	133
CHAPITRE 10 : Hoffa : vie et chute d'un caïd . . . . .	145
CHAPITRE 11 : Les espions du réseau <i>Échelon</i> . . . . .	159
CHAPITRE 12 : Khomeiny vote aux États-Unis . . . . .	173

CHAPITRE 13 : La Grenade: les Malouines de Ronald Reagan . . . . .	185
CHAPITRE 14 : Irving Brown, commis-voyageur en propagande . . . . .	197
CHAPITRE 15 : L'Iranganate: la faute de Reagan . . . . .	221
CHAPITRE 16 : Pollard : le faux ami israélien . . . . .	241
CHAPITRE 17 : Walker : l'espionnage en famille . . . . .	253
CHAPITRE 18 : Plan Colombie : un plan peut en cacher un autre . . . . .	267
CHAPITRE 19 : Katrina Leung : l'espionne de Pékin . . . . .	277
CHAPITRE 20 : Ed Wilson : la trahison à fleur de peau . . . . .	291
CHAPITRE 21 : Histoire de fantômes . . . . .	305
CHAPITRE 22 : La privatisation de l'armée . . . . .	317
CHAPITRE 23 : Curveball, la balle trompeuse . . . . .	341

## CHAPITRE 1

### Einstein, bête noire du FBI

**O**n l'a oublié, à moins qu'on ait feint de ne pas le savoir, mais Einstein, le savant le plus célèbre au monde, la personnalité du siècle passé selon le magazine américain *Time*, était aussi à sa façon un homme politique. Un homme engagé qui a été de tous les combats contre l'intolérance et pour la justice, depuis la lutte contre le nazisme jusqu'à la dénonciation de la ségrégation raciale aux États-Unis.

Einstein l'humaniste, qui prônait l'institution d'un gouvernement mondial pour en finir avec la guerre, jugeait que le seul moyen de supprimer l'oppression était d'établir une société socialiste où, disait-il, le système d'éducation serait guidé par les lois de l'intelligence.

Einstein le pacifiste, qui écrivait en 1930: « Si quelqu'un peut prendre plaisir à marcher en rang et au son d'une musique, cela suffit pour que je le méprise. C'est par erreur qu'il a reçu un cerveau puisque sa moelle épinière lui suffirait amplement. » C'est pourtant ce même homme, naturalisé américain, qui, averti de l'avancement des travaux des savants d'Hitler en matière nucléaire, alerta le président Roosevelt et fut donc, indirectement, à l'origine de la création de la bombe atomique.

Autant d'engagements qui lui ont attiré beaucoup d'inimitiés et lui ont valu, on le sait aujourd'hui grâce à des documents récemment déclassifiés, d'être étroitement surveillé par le FBI, dont l'inamovible patron, Edgar Hoover<sup>1</sup>, a sans cesse agi en

---

1. Voir chapitre 6.

**secret pour obtenir l'expulsion du savant. Juif, étranger, gauchiste, Einstein était devenu, presque naturellement, sa bête noire. Tous les moyens ont été employés pour le perdre.**

Albert Einstein n'a jamais renoncé à ses idées. Loin d'être ce savant original et un peu fantasque détaché des affaires du monde, il est au contraire sorti de sa tour d'ivoire à chaque fois qu'une grande cause le réclamait. Ainsi, dès l'âge de 18 ans, il fuit le Gymnasium<sup>2</sup> où il poursuit ses études. Le jeune Einstein ne supporte guère l'autoritarisme et la discipline quasi militaire qui règnent dans ces établissements destinés à former l'élite du pays. La perspective du service militaire dans cette Allemagne forgée par Bismarck l'engage d'autant plus à fuir.

Einstein l'antimilitariste s'installe donc en Suisse. Inscrit à l'École polytechnique de Zurich puis employé au Bureau des brevets de Berne, il obtient la nationalité suisse. Cet emploi très modeste lui laisse du temps pour penser et travailler. À cette occasion, il rédige les cinq mémoires qui révolutionnent la physique, traitant de la relativité restreinte en 1905 puis proposant une nouvelle définition de la nature de la lumière. Dix ans plus tard, il développera la théorie de la relativité générale.

Très vite, cet inconnu acquiert une grande renommée et est appelé à occuper de prestigieux postes universitaires. Quelque temps avant la Grande Guerre, Max Planck, l'un des plus grands savants allemands de l'époque, lui propose une chaire importante à Berlin. Il l'accepte mais se démarque rapidement de ses collègues allemands qui, pour la plupart, adhèrent à la politique guerrière et expansionniste de l'Empereur.

En pleine guerre, il en appelle publiquement à la paix et rédige même un *Manifeste aux Européens*, qui lui vaut d'être mis sur la touche par la communauté scientifique allemande. Cela ne l'empêche nullement de poursuivre ses travaux. Après la guerre, sa théorie de la relativité générale est expérimentalement confirmée par des savants britanniques. Bientôt, Einstein obtiendra le

---

2. Établissement allemand, équivalent de nos lycées.

prix Nobel de physique, malgré l'hostilité, il faut le souligner, d'un certain nombre de savants allemands.

S'ensuivent naturellement la gloire et une célébrité internationale instantanée. D'un jour à l'autre, Albert Einstein devient une véritable vedette de la science. Il fait la une des plus grands journaux du monde entier, quand bien même, le détail est piquant, la plupart des gens qui le célèbrent sont à peu près incapables de comprendre ses théories.

Tout le monde veut le voir ; partout où il va, il est fêté comme un héros. Son image de savant excentrique contribue indéniablement à sa popularité : ébouriffé, bouffarde en bouche, vêtu de pulls informes, de chapeaux improbables, il ressemble au professeur Tournesol par bien des aspects.

Toutefois, cet homme de science idolâtré malgré lui entend se servir de sa nouvelle célébrité pour propager ses idées politiques et humanistes. Non seulement il continue inlassablement de prêcher pour la paix à chacune de ses apparitions publiques, mais il dénonce les régimes autoritaires qui ne cessent d'être plus nombreux dans le monde. Ainsi, il condamne l'invasion nippone en Mandchourie et, séduit par son programme de réformes sociales, applaudit vigoureusement à l'élection de Franklin Roosevelt comme président des États-Unis.

Il n'hésite pas à proclamer ses idées aux États-Unis même, où il est accueilli triomphalement en 1932. Pourtant, c'est dans ce pays qu'il subit une première et violente attaque de la part d'une association de viragos américaines, le Mouvement des femmes patriotes. Une organisation antiféministe et antisocialiste qui lui reproche, avant tout, d'être un étranger donneur de leçons : pacifiste, combattant l'armée et hostile à l'autorité puisqu'il est allé jusqu'à encourager des objecteurs de conscience. Ces femmes le considèrent comme un mécréant, un partisan de la subversion et un anarcho-communiste !

Ces accusations, relayées aux États-Unis par les mouvements d'extrême droite, très actifs dans le sud, dissimulent un antisémitisme virulent, qu'on observe aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Ainsi, en France, Einstein est devenu une cible de l'extrême droite antisémite qui ironise sur la relativité, en tirant perfidement profit du fait que les gens n'y comprennent rien.

### Louis-Ferdinand Céline<sup>3</sup> :

*Un seul ongle de pied pourri, de n'importe quel vinasseux ahuri truand d'Aryen, vautré dans son dégueulage, vaut encore cent mille fois plus et cent mille fois davantage et de n'importe quelle façon, à n'importe quel moment, que cent vingt-cinq mille Einstein, debout, tout dérétinisant d'effarante gloire rayonnante.*

Soulignons que l'essentiel des accusations portées contre Einstein par les antisuffragettes américaines se retrouvera plus tard dans le dossier que constituera le FBI contre le savant. Einstein prend néanmoins le parti d'en rire et raille en première page du *New York Times* ces citoyennes vigilantes, non sans rappeler malicieusement que Rome a été autrefois sauvée par le caquetage de ses fidèles oies. Quoi qu'il en soit, cette affaire n'altère en rien la volonté du savant de lutter pour les causes qu'il trouve justes.

Cependant, de nouveau invité aux États-Unis, il doit subir un véritable interrogatoire en règle au consulat américain de Berlin, preuve que cette histoire des Femmes patriotes a laissé des traces.

Mais Einstein s'en tire par une pirouette en refusant de répondre à la plupart des questions. Il aurait été difficile de refuser l'entrée aux États-Unis du savant le plus célèbre au monde. Il quitte donc l'Allemagne au début de l'année 1933 pour ne plus jamais y revenir. À peine un mois après son arrivée en Californie, il apprend la prise du pouvoir par les nazis. Juif et militant pacifiste, le savant est tout naturellement désigné à leur vindicte : la presse allemande aux ordres se déchaîne contre lui et ses biens sont confisqués. Dès lors, il n'est plus question pour lui de retourner à Berlin.

Il revient cependant en Europe, en Belgique, pour évaluer la situation allemande. Quand il comprend qu'Hitler est solidement installé au pouvoir, il regagne l'Amérique et devient, en 1940, citoyen américain, sans pour autant renoncer à sa nationalité suisse.

---

3. Cité par Ralph Schor, *L'antisémitisme en France pendant les années trente*, éditions Complexe, 1991.

Immigré, Einstein n'entend pas renoncer à sa liberté de parole. Bien qu'ayant soutenu la candidature de Roosevelt à la présidence, il n'hésite pas à le critiquer lorsqu'il l'estime nécessaire. En ces années 1930, deux questions lui tiennent à cœur et provoquent son indignation. En premier lieu, le fait que les États-Unis répugnent à accueillir chez eux les Juifs allemands fichés par la Gestapo, sous prétexte qu'il pourrait y avoir parmi eux des communistes. Plus généralement, Einstein reproche au gouvernement américain de condamner trop mollement l'antisémitisme des autorités nazies. À cette époque, en effet, des hommes d'affaires, tels que Joe Kennedy, le père de JFK, ou des industriels comme Henry Ford, observent favorablement la politique hitlérienne.

Einstein fait aussi grief aux États-Unis de leur neutralité dans la guerre civile espagnole. Il considère que Washington a le devoir de venir en aide au gouvernement légal, celui des Républicains. Or, Roosevelt a décidé un embargo sur les livraisons d'armes. Le savant proteste avec énergie et apporte personnellement toute son aide à l'initiative des quelque deux mille huit cents Américains qui créent la brigade Abraham Lincoln et partent combattre au côté des Républicains, au sein des Brigades internationales.

Cette initiative alimentera le dossier du FBI : pour le Comité des activités antiaméricaines, un nouvel organisme créé en 1938, tous ces gens qui apportent leur soutien aux Républicains espagnols ne peuvent manquer d'être communistes. Dès cette époque, le savant est dans la ligne de mire d'Edgar Hoover, le puissant patron du FBI.

#### **Fred Jerome<sup>4</sup> :**

*Au cours des premières années passées aux États-Unis, Einstein sera plusieurs fois en désaccord avec la politique de Roosevelt à l'égard de ce qui se passe en Europe. Si les sujets varient, le problème fondamental reste le même : jusqu'où Franklin Delano*

---

4. L'historien américain a eu accès en l'an 2000 au dossier constitué par le FBI sur Albert Einstein. Il en a tiré un livre qui est aussi une biographie très détaillée du savant, *Einstein... un traître pour le FBI*, éditions Frison-Roche, 2005.

*Roosevelt s'opposera-t-il au nazisme ? Son activité en faveur des réfugiés juifs le met souvent en porte-à-faux avec les autorités. La politique d'immigration du Département d'État de Roosevelt semble déterminée, au moins partiellement, à maintenir les Juifs en dehors du pays. Le secrétaire d'État Cordell Hull, qui considère Berlin comme un rempart contre Moscou, refuse d'accéder aux demandes pressantes qui lui sont adressées de dénoncer l'antisémitisme nazi. En 1933, lorsqu'une délégation du Congrès juif américain le prie de faire une déclaration publique, il dit que les télégrammes reçus de l'Ambassade américaine à Berlin « ne semblent pas refléter une situation grave ». Toutefois, il ne reste pas totalement muet. Il émet des critiques sur ce qu'il appelle « des récits exagérés de terreur et d'atrocités » que contiennent des rapports à propos de « soi-disant mauvais traitements infligés aux Juifs en Allemagne ».*

Cette hostilité du FBI envers Einstein, toujours latente mais jamais exprimée ouvertement, aura une conséquence considérable. Au cours de l'été 1939, Einstein, installé à Princeton où il a été accueilli par un prestigieux institut scientifique, reçoit une visite qui bouleverse sa vie mais aussi l'histoire de l'humanité. L'homme qu'il rencontre s'appelle Leo Szilard. C'est un brillant physicien hongrois. Les deux savants se sont déjà rencontrés et s'estiment. Le Hongrois, qui a fait ses études à Berlin et a conservé des liens avec la communauté scientifique allemande, vient d'obtenir des informations très inquiétantes qu'il entend communiquer de toute urgence à Einstein.

Szilard a appris que les Allemands, qui viennent d'envahir la Tchécoslovaquie, ont décidé de s'emparer de l'uranium extrait des mines tchèques. Ce qui signifie sans aucun doute qu'Hitler a lancé un programme visant à mettre au point une bombe atomique.

Or, Einstein est bien placé pour savoir que ce projet est réaliste, puisque ses travaux théoriques – et sa fameuse équation  $E = MC^2$  – ont démontré que la matière est un formidable réservoir d'énergie. Même s'il suit de loin les recherches dans ce domaine, il n'ignore pas que des savants européens, tels qu'Enrico Fermi ou Frédéric Joliot, viennent de montrer expérimentalement

que la fission de l'uranium libère des neutrons et peut donc générer de l'énergie, par le truchement de la réaction en chaîne.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, cet objectif est désormais à portée de main. C'est pourquoi Szilard prévient son ami Einstein que le camp antifasciste doit au plus vite se mobiliser pour contreenir aux recherches allemandes : si Hitler se dote de la première de cette arme fantastique, il deviendra le maître du monde !

Le savant est donc sommé d'user de son énorme notoriété pour convaincre le président Roosevelt de lancer au plus vite un programme de recherches nucléaires, alors même que les États-Unis ne sont pas encore en guerre. Au grand dam d'Einstein, d'ailleurs, qui aurait voulu que Roosevelt s'engage beaucoup plus tôt au côté de la Grande-Bretagne.

Reste qu'il est étonnant que ce pacifiste convaincu prône la construction de l'engin militaire le plus dévastateur qui soit. Beaucoup de pacifistes le lui reprocheront. Mais, lui, pense d'abord à parer au danger du nazisme qu'il faut à tout prix abattre. Il participera même plus tard à des travaux – commandés par la marine américaine – sur les explosifs.

Einstein écrit alors à Roosevelt une longue lettre dans laquelle il exprime ses inquiétudes et incite le président à lancer un programme d'expérimentation nucléaire. Il n'est pas immédiatement entendu, d'autant que les physiciens américains n'envisagent nullement la possibilité de fabriquer une bombe.

### **Albert Einstein<sup>5</sup> :**

*Monsieur,*

*Un travail récent d'Enrico Fermi et Leo Szilard, dont on m'a communiqué le manuscrit, me conduit à penser que l'uranium va pouvoir être converti en une nouvelle et importante source d'énergie dans un futur proche. Certains aspects de cette situation nouvelle demandent une grande vigilance et, si nécessaire, une action rapide du gouvernement. Je considère qu'il est donc de mon devoir d'attirer votre attention sur les faits et recommandations suivants :*

---

5. Lettre datée du 2 août 1939, adressée au président Roosevelt pour le presser de lancer des études sur la bombe atomique.

*Au cours des quatre derniers mois, grâce aux travaux de Joliot en France et à ceux de Fermi et Szilard en Amérique, il est devenu possible d'envisager une réaction nucléaire en chaîne dans une grande quantité d'uranium, laquelle permettrait de générer beaucoup d'énergie et de très nombreux nouveaux éléments de type radium. Aujourd'hui, il est pratiquement certain que cela peut être obtenu dans un futur proche. Ce fait nouveau pourrait aussi conduire à la réalisation de bombes, et l'on peut concevoir – même si ici il y a moins de certitudes – que des bombes d'un genre nouveau et d'une extrême puissance pourraient être construites. Une seule bombe de ce type, transportée par un navire et explosant dans un port pourrait en détruire toutes les installations ainsi qu'une partie du territoire environnant.*

Ce sont davantage les opérations militaires des nazis en Europe, qui envahissent la Belgique puis la France, qui achèvent de convaincre Roosevelt. Dès lors, il prend l'initiative de lancer « le projet uranium » dont la dotation s'élève à quelques milliers de dollars seulement. Si bien qu'Einstein et son ami Szilard reprennent la plume pour persuader le président de créer, en 1941, un Conseil de recherche de défense nationale, organisme qui planifie le « projet Manhattan » destiné à concevoir et fabriquer la bombe à Los Alamos.

Ce projet réunit un impressionnant cercle de savants européens et américains. Cependant, il est nécessaire que les scientifiques, appelés à travailler pour l'armée dans le plus grand secret, soient triés sur le volet. Les services de renseignement de l'armée procèdent donc à des enquêtes préalables et demandent la collaboration du FBI. Quand le cas d'Einstein se présente, l'agence fédérale exhibe son dossier : les élucubrations des Femmes patriotes, son engagement pour les Républicains espagnols et pour les Juifs. On juge alors que le savant est un homme dangereux, un cryptocommuniste, susceptible, par conviction, de communiquer des informations secrètes à l'URSS.

Malgré le manque de preuves, Einstein est écarté du « Projet Manhattan », bien qu'il en soit le véritable initiateur. De ce fait, on prétendra longtemps qu'Albert Einstein a une responsabilité dans la conception de la bombe atomique alors qu'il n'a en rien

participé aux travaux qui ont permis de la mettre au point. D'autant plus que ni Einstein ni tous les éminents cerveaux qui ont travaillé au «Projet Manhattan» n'imaginaient l'usage qui allait en être fait. Tout au plus pensaient-ils qu'elle aurait un effet dissuasif. La preuve en est que beaucoup de ces savants, horrifiés par les terribles effets de leurs deux bombes, rejoindront Einstein lorsque, tout de suite après la fin de la guerre, il prendra l'initiative de créer un Comité d'urgence des savants atomistes.

À cette occasion, Einstein demandera que l'arme atomique soit contrôlée par une instance internationale réunissant les États-Unis, la Grande-Bretagne mais aussi l'URSS. Pourtant, les militaires américains garderont jalousement leur bombe et ne manifesteront nullement l'intention de la partager. Au reste, en URSS même, l'initiative d'Einstein n'est pas accueillie très favorablement : les Soviétiques comptent bien se doter de leur propre bombe atomique. Un fait acquis dès 1949, grâce, en particulier, à l'espionnage.

Après la guerre, Einstein demeure une cible de choix. Non content de prêcher pour la paix alors que la guerre froide se profile, le savant épouse une autre cause : la lutte contre le lynchage et, d'une façon générale, le racisme vis-à-vis des Afro-Américains. En 1946, dans les États du Sud, une cinquantaine de Noirs sont lynchés, lors d'une vague de violence sans précédent. Les GI's noirs se révoltent ; après avoir combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, ils ne sont plus décidés à supporter la ségrégation et les humiliations raciales. Les assassins du Ku Klux Klan passent à l'action en bénéficiant de la passivité, voire de la connivence des autorités locales.

Einstein rejoint alors dans ce combat contre le racisme la veuve du président Roosevelt, Eleanor, autre bête noire d'Edgar Hoover qui ne parle d'elle qu'en l'appelant «la vieille chouette ululante». Son aversion est d'autant plus forte qu'en pleine guerre, M<sup>me</sup> Roosevelt a protesté auprès de son époux en accusant le FBI de devenir une Gestapo.

Quoi qu'il en soit, en militant pour cette nouvelle cause, Einstein aggrave son cas. Hoover<sup>6</sup>, qui ne s'est jamais vraiment

---

6. Voir chapitre 6.

caché d'être raciste – on le verra plus tard quand il combattra Martin Luther King – considère en effet que les Noirs sont manipulés par des agents communistes et provoquent une agitation antiraciste qui représente un danger pour la sécurité intérieure des États-Unis.

La montée du maccarthysme offre à Einstein une nouvelle raison de protester contre la chasse aux sorcières qui vise les communistes ou ceux qui sont seulement soupçonnés d'avoir des sympathies pour le communisme et, plus simplement, le progressisme. À l'époque, il en faut peu pour être soupçonné par le sénateur McCarthy et se trouver assigné à comparaître devant la Commission des activités antiaméricaines. Ainsi, lorsque le savant conseille à un jeune professeur de refuser de répondre aux questions de la Commission en invoquant le premier amendement, McCarthy explose et affirme publiquement qu'Einstein est un ennemi de l'Amérique.

En dépit de ses prises de position contre la chasse aux sorcières menée par McCarthy, Einstein demeure malgré tout intouchable : on n'ose pas s'attaquer directement à lui. Pourtant, dans l'ombre, Hoover continue à fourbir ses armes. À terme, il veut obtenir l'expulsion du savant et ce, malgré sa naturalisation américaine. Pour le patron du FBI, il reste un étranger indésirable. Dans le plus grand secret, et en se gardant bien de demander son autorisation à la Justice, le FBI place Einstein sous surveillance, en écoutant ses conversations téléphoniques ou en ouvrant son courrier.

Hoover n'est pas seulement persuadé que le scientifique est un dangereux activiste ; il prétend qu'Albert Einstein est un espion communiste. Le pense-t-il vraiment ? Ou bien soutient-il ce point de vue dans le but d'arriver à ses fins et de faire expulser le savant ? Hoover était suffisamment retors pour feindre d'y croire et accumuler de fausses preuves afin d'accréditer ses soupçons. Par conséquent, quand éclate l'affaire Klaus Fuchs, en 1950, il ne peut manquer de se réjouir.

Fuchs est ce savant britannique d'origine allemande qui a participé au « Projet Manhattan » et qui a trahi au profit des Soviétiques, leur permettant sans doute d'économiser de précieuses années en matière de recherche nucléaire. La trahison de Fuchs aussitôt connue, le FBI se livre à une véritable chasse aux

espions parmi les scientifiques qui ont travaillé à Los Alamos. Oppenheimer, en particulier, le véritable maître d'œuvre de la fabrication de la bombe américaine sera longtemps soupçonné et perdra de ce fait son habilitation au « secret-défense ».

Mais Hoover concentre évidemment ses tirs sur Einstein, en tentant de prouver contre vents et marées que le père de la relativité est à l'origine de la trahison de Fuchs. Hoover et l'homme du FBI chargé de surveiller en permanence le savant se persuadent progressivement que Fuchs a été recruté à Los Alamos grâce à une recommandation d'Einstein, qui y aurait donc envoyé un espion soviétique en toute connaissance de cause. Le FBI cherche alors à établir qu'il existe un lien entre Fuchs et Einstein, outre le fait que ces scientifiques sont tous deux d'origine allemande.

Cependant, la tâche n'est pas aisée car cette enquête doit rester la plus discrète possible. Afin d'éviter tout scandale, il est exclu, par exemple, d'aller interroger les amis d'Einstein. Malgré ses prises de position politiques ou simplement humanistes, qui prennent souvent l'opinion américaine à rebrousse-poil, le savant n'a rien perdu de sa popularité. Le FBI poursuit alors son enquête tous azimuts. Hoover alerte les services secrets de l'armée et tous les bureaux du FBI à travers les États-Unis. Il a aussi recours à des centaines de témoignages anonymes.

Cet acharnement porte ses fruits ; Hoover obtient un premier renseignement prometteur : l'un des fils d'Albert Einstein, Albert junior, se trouverait en URSS. Ce qui laisse supposer que le savant pourrait être victime d'une sorte de chantage ou au moins de pressions de la part des Soviétiques. Mais l'enquête infirme cette hypothèse : Einstein n'a jamais eu de fils prénommé Albert. Ses deux enfants, localisés, ne sont jamais allés en URSS.

Selon d'autres informations, le père de Fuchs aurait déclaré que son fils avait été engagé à Los Alamos sur la recommandation d'Einstein. Mais la piste s'avère fautive : interrogé par un journaliste du *Washington Post*, Fuchs père dément l'information.

Ainsi, Einstein finit par apprendre qu'on enquête sur lui. Malgré la distraction attribuée traditionnellement aux savants, il s'est bien aperçu des mesures de surveillance dont il fait l'objet. Il sait par exemple que son téléphone est sur écoute. Cependant, comme il n'a rien à cacher, il s'en amuse !

Les suspicions se portent ensuite sur la sœur de l'espion Fuchs qui soutient que son frère a bénéficié d'une recommandation d'Einstein. Malheureusement pour le FBI, on s'aperçoit bientôt que cette femme est atteinte de démence précoce.

Quant à Fuchs lui-même, il nie farouchement tout contact avec Einstein. Aussi le FBI doit-il reconnaître s'être fourvoyé.

Hoover ne s'avoue cependant pas vaincu, certain qu'Einstein est un communiste. L'agent qui travaille sur le dossier a recensé les soixante-dix associations qui ont reçu le soutien du savant, du Comité pour la liberté en Espagne au Congrès d'amitié américano-soviétique. Autant d'associations subversives pour le FBI. Avant la guerre, Einstein a notamment fait partie du Comité international d'aide aux victimes du fascisme hitlérien. Ce mouvement a été créé par un homme du Komintern, un brillant propagandiste nommé Willy Müsenberg qui avait eu le talent de réunir de prestigieux intellectuels, souvent non communistes, mais qui a fini liquidé par les sbires de Staline. Hoover n'en a cure. L'appartenance à ce comité est une preuve irréfutable de l'implication communiste d'Einstein.

Socialiste par conviction, Einstein n'éprouvait aucune sympathie pour le régime totalitaire en place à Moscou. À cet égard, il a vivement critiqué l'antisémitisme du Petit Père des Peuples, en particulier au moment de l'affaire des Blouses blanches, ces médecins juifs qui n'ont été sauvés que par la mort de Staline. Cela n'arrête pas Hoover, qui, ayant échoué avec Fuchs, continue par tous les moyens de chercher à prouver que le savant est un sous-marin communiste.

Il entend démontrer qu'avant même son arrivée aux États-Unis, Einstein était lié au parti communiste allemand, voire aux services soviétiques. S'il avait menti sur son passé à son entrée en Amérique, il serait naturellement aisé de l'expulser. Pour cela, il faut enquêter en Allemagne : le FBI demande au service de renseignement de l'armée américaine, le G2, d'exploiter les sources qu'il a découvertes. Les troupes d'occupation de l'armée américaine sont présentes en Allemagne de l'Ouest. Certes, les militaires américains ne sont pas très enthousiastes mais ils sont bien obligés de s'incliner devant le tout-puissant patron du FBI.

Une première piste révèle que le domicile berlinois du savant aurait servi de boîte à lettres pour les espions soviétiques. Ces informations émanent d'un ancien communiste, rallié par la suite aux services de sécurité du Troisième Reich. Mais l'homme refuse obstinément de témoigner. Rapidement, on s'aperçoit que ces accusations sont totalement rocambolesques.

Le FBI s'intéresse ensuite à deux autres faux témoins, un mythomane puis un ancien Kominternien passé à l'Ouest. Les nouvelles mises en cause s'avèrent tout aussi peu sérieuses que les précédentes. Finalement, le maccarthysme déclinant, le FBI referme le dossier Einstein. Eu égard à l'énergie qu'il a déployée dans cette affaire, Hoover a incontestablement échoué. Toutefois, aux États-Unis, dans les rangs conservateurs, et à l'extrême droite bien sûr, nombreux demeureront persuadés que l'inventeur de la relativité était un communiste déguisé.

Quant à Einstein, jusqu'à la fin de sa vie, en 1955, il continuera à répondre favorablement à tous ceux qui solliciteront son aide, dès lors que leur cause lui paraîtra juste.

Il apporte, notamment, un soutien sincère mais mesuré aux sionistes. Le savant, s'il a applaudi à la création de l'État hébreu, a aussi mis en garde ses dirigeants contre le nationalisme et la volonté de suprématie. De fait, quand on lui propose en 1952 la présidence d'Israël, il refuse. Un peu plus tard, il en donnera la raison à sa belle-fille : « Si je devais devenir président, il me faudrait à un moment donné dire aux Israéliens des choses qu'ils ne souhaitent pas entendre. »

Curieusement, l'affaire Einstein rebondira en 1998. Cette année-là, la célèbre salle des ventes Sotheby's propose neuf lettres d'amour écrites par Einstein à l'une de ses maîtresses. Margareta Konenkova, citoyenne soviétique, était l'épouse d'un sculpteur qui avait réalisé un buste en bronze du savant avant la guerre. Bien qu'on l'ait accusé d'être misogyne, Einstein appréciait beaucoup le beau sexe. Après l'avoir retrouvé des années plus tard, il entame une liaison avec elle. Or, selon un célèbre espion soviétique, Pavel Soudoplatov, Margareta aurait été liée au KGB. Elle aurait même été chargée d'influencer les scientifiques réunis à Princeton, dont Einstein. Reste que les recherches des historiens ont mis en doute la crédibilité de ce Soudoplatov.



## CHAPITRE 2

### Tuomi : le traître à direction variable

**P**our les spécialistes du renseignement, ce sont des « illégaux ». Des espions qui opèrent à l'étranger sans couverture diplomatique, immergés dans la société où ils vivent. En fait, cette appellation a surtout été utilisée pour désigner les agents du KGB et des services des pays de l'Europe orientale installés clandestinement à l'Ouest. Mais il est évident qu'il existait des illégaux de part et d'autre du Rideau de fer. Et la fin de la guerre froide n'a certainement pas mis fin à un système qui a fait ses preuves par le passé. Surtout à une époque où la question de l'intelligence économique devient de plus en plus cruciale.

Celui-là s'appelait Kaarlo Tuomi. Et aujourd'hui encore, malgré la déclassification d'un certain nombre de dossiers, tant à l'Est qu'à l'Ouest, il demeure une énigme. Qui était-il vraiment ? Quelle était sa véritable mission ? Était-ce un agent double ? Et qui trahissait-il réellement ? Les Américains ou les Soviétiques ? Ou les deux à la fois ?

Il existe souvent une faille secrète chez les espions. Une fêlure qui explique pourquoi ils ont un jour basculé dans la clandestinité ou pourquoi ils ont pu être recrutés. Un vice caché, un passé compromettant...

Quelle faute avait donc commise Kaarlo Tuomi pour se livrer pieds et poings liés au KGB ?

Sa biographie pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Ainsi son nom : Tuomi se serait en réalité nommé Rudolph Robertovitch Sastamoinen... Alors pourquoi ce changement de patronyme<sup>7</sup> ?

Tuomi, ou celui qu'on appelait ainsi, est né pendant la Première Guerre mondiale dans une communauté d'immigrés finlandais installée aux États-Unis. Ces exilés étaient originaires de Carélie, une province frontalière toujours âprement disputée entre la Russie et la Suède qui a longtemps régné sur la Finlande. Et qui finira d'ailleurs par être avalée par l'URSS après la Seconde Guerre mondiale.

Le jeune Tuomi vit avec sa mère et son beau-père, un militant communiste convaincu. Si convaincu même qu'au début des années 1930 il part en URSS avec toute sa famille. Naturellement, Tuomi et les siens vont s'installer dans une partie de la Carélie déjà annexée par les Soviétiques.

Ils sont naturalisés sans difficulté. Mais, à l'époque des grandes purges stalinienne, le beau-père du jeune homme est arrêté et sans doute déporté en Sibérie. On ne le reverra jamais. Pour faire vivre sa famille, Kaarlo Tuomi devient bûcheron. Lorsque la guerre arrive, il est bien sûr mobilisé dans l'Armée rouge et se battra contre les Finlandais alliés à l'Allemagne nazie.

Là, dans ce combat contre les siens, se trouve vraisemblablement la faille de l'espion Tuomi.

Fait prisonnier, il recouvre la liberté après la guerre. Staline n'a pas été particulièrement tendre avec les soldats de l'Armée rouge qui avaient commis l'erreur de se faire prendre par l'ennemi. Beaucoup, assimilés à des traîtres, ont été directement envoyés au Goulag. Tuomi, lui, passe à travers les mailles du filet ! Le KGB, qui s'appelait encore MGB, avait sans doute déjà repéré ce citoyen né aux États-Unis, connaissant le pays et parlant anglais. Ou bien il acceptait de devenir un agent ou alors c'était la Sibérie ! Tuomi n'a pas hésité très longtemps.

Cependant, il existe une autre version de son recrutement : le jeune homme aurait été compromis dans une affaire de vol. Un piège tendu par le KGB...

---

7. Un nom très proche, Tuoni, est celui du dieu finnois des morts.

La centrale soviétique a-t-elle déjà imaginé d'en faire un illégal ? En avait-il le profil ?

Au sein du renseignement soviétique, les illégaux formaient une sorte d'aristocratie. De véritables héros traités en tant que tels lorsqu'ils reviennent sur le territoire de l'URSS. On les décore, on accroche leur photo dans l'immeuble du KGB et ils vivent une retraite confortable. Mais tout cela se mérite : les agents sont testés très longtemps avant qu'il leur soit permis de faire leurs preuves.

Leur fiabilité idéologique est mesurée à l'occasion de petits boulots que leur confie le KGB : par exemple la surveillance des citoyens susceptibles d'être des déviants politiques. Ce qu'accomplit Tuomi à Kirov, une ville située à mille kilomètres au nord de Moscou. Tout en entreprenant de perfectionner son anglais, il est chargé d'espionner ses camarades universitaires, ses professeurs et de dénoncer ceux qui ne pensent pas correctement. Cette besogne de mouchardage a aussi pour objet de conditionner les candidats. Quand on a commencé à accepter ces petites infamies, il est difficile de s'arrêter ou de refuser de continuer : les hommes du KGB étaient passés maîtres en ce domaine très particulier.

Parenthèse : à Kirov, Tuomi a rencontré une certaine Nina avec laquelle il s'est marié et dont il a eu trois enfants. Le KGB a donné sa bénédiction : un agent marié, appelé à être envoyé à l'étranger, garde ainsi un fil à la patte. En effet, la centrale soviétique redoute en permanence que ses illégaux, séduits par le mode de vie occidental, ne finissent par faire défection.

Tuomi, garçon agréable, intelligent et doué d'une excellente mémoire, donne satisfaction à ses employeurs. Tant et si bien que le KGB lui accorde une promotion : il est nommé assistant à la faculté d'anglais. Ses conditions de vie deviennent plus favorables. En même temps, il commence sa formation d'illégal. Il apprend les techniques habituelles : le système des boîtes à lettres mortes, les filatures et les moyens de les déjouer, le cryptage des messages, les écritures invisibles, etc. Mais l'essentiel consiste à lui construire une « légende », c'est-à-dire une fausse existence !

En l'occurrence, pour Tuomi, il faut tout inventer et surtout combler le vide de toutes les années qu'il vient de passer en URSS.

Les Soviétiques, mais aussi les autres services de l'Est, recherchaient par exemple systématiquement les entreprises qui avaient fait faillite ou dont les archives avaient disparu. Ils repéraient aussi les immeubles détruits ou, en Europe, les villes dont les mairies bombardées avaient perdu leurs registres d'état-civil. Autant de données qui permettaient de bâtir de toutes pièces de nouvelles identités. Mais cela ne suffisait pas encore. Le futur illégal, outre une parfaite connaissance de la langue du pays où il allait être envoyé, devait être complètement immergé dans la vie locale : traditions, coutumes, habillement, cuisine, littérature, religion, etc. À cet effet, le KGB disposait de véritables professeurs qui, souvent, avaient eux-mêmes passé de longues années à l'étranger. Il était aussi prévu des projections de films afin que l'agent se familiarise avec la vie de son futur pays d'adoption.

Cette minutieuse formation durait au minimum trois ans. Longue et chère, elle conférait une grande valeur à l'homme qu'on allait projeter dans l'inconnu.

Une fois installé, la première mission d'un illégal consiste à passer inaperçu et à s'intégrer. Il lui est donc recommandé de se faire le maximum de relations, de fréquenter les églises, les clubs... afin de repérer des personnages susceptibles de lui apporter des informations utiles pour l'URSS. Des gens avec lesquels il va peu à peu sympathiser et qu'il pourra même aider s'ils sont en difficulté. Par exemple, s'ils rencontrent des difficultés pécuniaires. L'illégal se proposera de les dépanner en leur prêtant de l'argent.

Ensuite, mais ensuite seulement, s'il donne satisfaction, il pourra devenir l'officier traitant d'agents déjà recrutés. Quant aux relations féminines, il n'est pas interdit à un illégal d'avoir des liaisons, surtout si elles lui permettent d'obtenir des informations. Mais il lui est prescrit de ne choisir que des femmes adultes et indépendantes. Et surtout, d'éviter tout attachement sentimental.

Au cours de sa longue formation, Tuomi donne satisfaction à ses maîtres. Toutefois, il ne va pas jusqu'au bout : il lui faut partir en Occident plus tôt que prévu... Il y a même urgence.

### Genovefa Étienne et Claude Moniquet<sup>8</sup> :

*L'« illégal », recruté en général dès ses études, ne fréquentera jamais l'Académie du renseignement pour qu'aucun défacteur potentiel n'ait la possibilité de l'identifier. Il suit donc des cours individuels dispensés dans des appartements appartenant secrètement au KGB, cours entrecoupés de fréquents séjours à l'étranger destinés à renforcer la « légende » et acclimater peu à peu l'agent à son futur environnement. L'« illégal » s'installera ensuite dans le pays cible qui lui est attribué et devra rester en poste durant des années, voire des décennies. Il doit alors se construire une vie « réelle » et n'a de contacts ouverts avec aucune structure soviétique. En fait, il doit chasser de son esprit le fait même qu'il est soviétique (certains illégaux, du reste, ne le sont pas ; exceptionnellement, le KGB pouvait choisir de recruter un agent étranger particulièrement doué pour ce type de travail). Ses objectifs sont généralement liés aux services de renseignement ou à l'appareil d'état du pays où il œuvre ; objectifs qu'il réalisera lui-même ou par le biais d'agents qu'il manipule. Il dépend de la « Direction S » du KGB et peut compter, pour ses liaisons, sur l'appui logistique et technique et son financement sur des officiers spécialement affectés aux Résidences et appartenant à la « Ligne N » (« Soutien aux illégaux »).*

Au milieu des années 1950, les services soviétiques connaissent de gros déboires aux États-Unis. Rudolf Abel (Fischer de son vrai nom), l'un de leurs meilleurs illégaux, l'homme qui a dirigé le réseau des « espions atomiques » qui ont permis à l'URSS de construire sa première bombe A dès 1949, est victime d'une trahison. Coïncidence ou pas, l'homme qui l'a dénoncé, un certain Hayhanen, est aussi d'origine finlandaise. Ses parents, comme ceux de Tuomi, auraient quitté les États-Unis pour venir vivre dans la nouvelle Russie révolutionnaire.

Au reste, les profils de Tuomi et de Vik – c'est le nom de code de Hayhanen – sont complètement différents. Autant ce dernier est un fêtard, porté sur la boisson et les aventures féminines, autant Tuomi est sobre et mène une vie rangée.

---

8. *Histoire de l'espionnage mondial*, éditions du Félin, 1997.

**L**e scandale du Watergate, l'assassinat tragique de Robert Kennedy, les méthodes controversées de J. Edgar Hoover au sein du FBI, la disparition troublante du syndicaliste Jimmy Hoffa, l'ingérence des États-Unis dans les affaires politiques des pays d'Amérique du Sud, les armées privées à la solde des autorités américaines : revivez quelques-uns des épisodes les plus mystérieux et brûlants du XX<sup>e</sup> siècle. Scandales politiques, histoires d'espionnage, manipulations de la CIA, syndicats gangrenés par la mafia jettent un éclairage révélateur et inquiétant sur le sombre visage de la première puissance mondiale.

**PATRICK PESNOT** est un journaliste et reporter français. Depuis plus de 15 ans, il produit et anime une émission de radio sur France Inter, *Rendez-vous avec X*, où il aborde avec l'énigmatique *Monsieur X* des sujets historiques et d'actualité en rapport avec les services secrets.